

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## **II- *Propos d'un vieux radoteur* de Négovan Rajik ou Les cauchemars de la loi**

Négovan Rajik, *Propos d'un vieux radoteur*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1982, 207 p.

Michel Lord

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1983). Compte rendu de [II- *Propos d'un vieux radoteur* de Négovan Rajik ou Les cauchemars de la loi / Négovan Rajik, *Propos d'un vieux radoteur*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1982, 207 p.] *Lettres québécoises*, (31), 35–37.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

qu'il [le peintre Leroux] tenta de reproduire dans des tableaux étranges [...]» (p. 64). L'artiste démiurge finit par «[s']envoler vers un Ailleurs» (p. 64) avec sa femme peinte. Ce conte frappe par la ressemblance de son motif fantastique avec une nouvelle de Marguerite Yourcenar. Dans «Comment Wang-Fô fut sauvé», le peintre Wang-Fô crée une mer imaginaire par où il parvient à s'enfuir. Comme Leroux (et peut-être Chatillon?), «Wang-Fô aimait l'image des choses et non les choses elles-mêmes»<sup>8</sup>. On dirait d'ailleurs que Chatillon a exploité certaines autres idées contenues dans cette nouvelle où les toiles de l'oriental contiennent des «jardins pleins de femmes semblables à des lucioles, [et des] femmes dont le corps lui-même est un jardin»<sup>9</sup>.

Dans un conte précisément intitulé «la Luciole», Chatillon tâte de l'humour en jouant, de façon narcissique plus ou moins heureuse, avec la fiction dans la fiction. Dubois (au nom prédestiné, comme beaucoup de personnages de ce recueil, à devenir ce qu'il dénote) aime le papier mais craint le contenu des livres. Or, il rencontre en voyage, dans son camion *Mirage*, une femme reflet nommée Luciole qui lui apprend qu'il est comme elle un personnage fictif. À son retour à Trois-Rivières où il travaille à une usine de pâte et papier (Chatillon joue sur un autre jeu de mots: transformer du bois (Dubois) en papier), Dubois trouve le livre où Chatillon parle de lui. Tout en lisant, il se métamorphose en personnage de papier.

Richard Francoeur (sorte de prosopopée du noble chevalier Richard Coeur de lion) rêve d'être un personnage de roman pour impressionner Mireille, une belle fille. Le soir de Noël, il s'endort au pied de l'arbre qu'il vient de décorer. Certains motifs décoratifs s'emmêlent à sa rêverie amoureuse. Dans une forêt et un cosmos ensorcelé, Francoeur vit une aventure héroïque où, changé en chevalier médiéval, il se bat pour sauver Mireille de l'emprise des puissances maléfiques. À son réveil, tout est réel sauf lui qui, comme Tristan, boit un philtre magique. Cet «Amoroso» enchanté lui procure un bonheur amoureux quasi éternel. Il est ainsi devenu le personnage de roman courtois qu'il rêvait d'être.

En somme, la nature et l'art avalent tous les personnages de ces contes. Cette quête de l'amour, prenant la forme d'une

fusion de l'être dans l'objet rêvé, se rattache au mythe du paradis perdu et au complexe de Jonas. Il s'agit de lutter contre les forces envahissantes de la mort. C'est *eros* pourfendant *thanatos*. Conquérir l'amour éternel en se fondant dans la nature, «dans cette lumière mouillée des origines comme en une sorte de lieu foetal» (p. 64) ou en pénétrant au cœur de la création artistique, voilà certainement ce que l'imaginaire littéraire offre de mieux pour euphémiser les angoisses de l'homme devant la fuite du temps. Un merveilleux basé sur de telles prémisses ne peut faire autrement que de rejoindre le vieux fond commun qui nous lie tous par ce que la psychanalyse nomme l'inconscient collectif. Irène Bessière parle de l'universalité du merveilleux par opposition à la singularité du fantastique. Pierre Chatillon possède ce don qui lui permet de rejoindre l'humain dans ce qu'il a de plus primordial et d'universel.

On pourra, par contre, lui reprocher de vouloir faire de la littérature avec des bons sentiments et des procédés usés. Tout est, en effet, trop beau dans ce monde féérique qui inverse continuelle-

ment les images angoissantes de la mort. Cette conception romantique de la femme édulcore l'image de ces trop jolies apparitions qui ont la fâcheuse manie d'avoir toujours vingt-deux ans ou presque. C'est un reflet bien précis de la Beauté éternelle ou de l'Éternel féminin. Mais malgré ces défauts, il faut avouer que ce recueil a quelque chose d'étonnant. Son caractère incantatoire et quasi primitif participe du mythe de l'éternel retour. Comme l'écrit encore Roger Caillois, «il est des artistes qui cherchent à tendre des pièges à l'invisible et qui, comme les poètes, voudraient le forcer à trahir un peu de son secret. Ils espèrent qu'il laissera dans leurs oeuvres une trace, un miroitement de son silence»<sup>10</sup>. C'est précisément ce silence des choses et des êtres que le conteur s'est efforcé de faire miroiter. *La Fille arc-en-ciel* apparaît simplement comme une fête de l'imagination qui tente de ressusciter ce goût de l'émerveillement naïf qui s'est perdu au fil des crises et des modes. La vision du monde foncièrement généreuse de Pierre Chatillon peut paraître surannée mais c'est peut-être cette oeuvre qui survivra à l'usure du temps.

## II- Propos d'un vieux radoteur

de Négovan Rajik

ou

### Les cauchemars de la loi

Chevauchant les frontières du fantastique et de la science-fiction, Négovan Rajik poursuit, dans ses *Propos d'un vieux radoteur*<sup>11</sup>, le travail exploratoire commencé avec *les Hommes-taupes*<sup>12</sup> en 1978. Si certains motifs récurrents, comme la Justice, l'Administration et l'Ordre écrasants, rapprochent ces ouvrages de l'oeuvre de Kafka, on ne peut affirmer que ce soit là de vulgaires imitations. Il y a, depuis 1925 environ, un courant kafkaïen auquel se rattache un grand nombre d'oeuvres fantastiques remarquables dont celle de Dino Buzzati, pour ne pas nommer la moindre.

Chacune des quatre nouvelles des

*Propos d'un vieux radoteur* met en scène un individu au comportement plus ou moins pathologique qui donne dans la schizophrénie ou la paranoïa. Tous solitaires, ils sont victimes d'un autisme incurable. Si certains s'y embourbent avec un plaisir sadique, d'autres s'y résignent ou cherchent à s'en sortir. Le fantastique ou la nature de l'hypothèse repose chez Négovan Rajik sur ce constat: l'organisation de monde peut être la source de divers dérèglements du comportement ou de la sensibilité. Comme quelqu'un qui supporte mal la pression de l'air, le personnage de Rajik se cherche une soupape de sécurité soit dans la violence, soit dans le rêve.



Le récit éponyme, qui fait la moitié du recueil, ressemble à une fable sans toutefois contenir de morale explicite. C'est un conte cruel et une histoire de l'infamie. Le narrateur, ce «rat auteur» (p. 100) surnommé dérisoirement le Bienfaiteur, règne depuis des «temps immémoriaux» (p. 22) sur des métayers et des rats dans un lieu sinistre et désolé, nommé l'Estrapade. «Ce morne paysage de nulle part» (p. 22) désespère le Bienfaiteur dont l'ancien désir de grandeur, unir les hommes et les bêtes, a fait place à la crainte des rongeurs qu'il croit de connivence avec les métayers et la lune elle-même. Le récit baigne dans une atmosphère gothique, c'est-à-dire que le décor hostile s'anime et agit comme un personnage pour terrifier le «héros». Tout au long du récit, le Bienfaiteur se sent pourchassé par la lune. «Comme je quittais le sinistre ravin, écrit-il, *une lune épieuse* apparut au-dessus de la forêt, les ombres des buissons allongèrent leurs griffes derrière moi et je pressai le pas» (p. 35). Le «héros» joue toutefois plus d'un rôle. Il tient celui de la victime de cette lune et des rats. En fait, il est le jouet de ses sens et de sa paranoïa. On le retrouve surtout dans le rôle de bourreau des rats qu'il croit responsables de ses malheurs. Le Bienfaiteur est, en outre, hanté par les fantômes des rongeurs qu'il a massacrés et craint tout ce qui l'entoure. Il vit, comme un schizophrène, en conflit constant avec son entourage. Pour lui, il s'agit d'une lutte pour sa survie et surtout pour la sauvegarde de ses biens, de son blé et de son château, rongés par les rats. Il s'ingénie pour cela à créer toutes sortes de moyens pour décimer l'adversaire.

Il invente d'abord des outils plutôt grossiers: le gourdin, le poison, le piège puis, enfin, la cage. Son délire très organisé le conduit à mettre en place des armes plus sophistiquées pour se débarrasser de ses envahisseurs encombrants. Il instaure ainsi son propre système judiciaire.

[...] j'ai accepté de vivre avec mes spectres (*qui n'a pas les siens?*), comme on accepte de vivre avec une maladie incurable [...] je me suis converti à la Justice. [...] Il s'agissait tout simplement de remplacer une Justice expéditive par une Justice plus lente respectant les lois et les règles de la procédure, mais au fond c'était toujours la même. (p. 71-72)



Tel encore un schizophrène dans sa tour d'ivoire, il est seul à administrer ses biens et ses pertes matérielles. Il doit ainsi se faire tour à tour juge d'instruction, greffier, avocat de la défense, procureur de la couronne et président du tribunal en plus de jouer son rôle de Bienfaiteur. Avec cet humour noir qui caractérise ce récit, le narrateur avoue que «ce qui [le] fatigue, ce n'est pas tellement de courir d'un siège à l'autre, c'est cette ardeur avec laquelle [il se] met dans la peau de chaque personnage» (p. 90). Lors du procès, le procureur prouve *ab absurdo* que la lune est le «véritable patron» (p. 87) des rats et des métayers. Mais, ne pouvant mettre la lune en prison, le Bienfaiteur se tourne vers la science, plus précisément l'optique, pour capturer le corps

céleste qui l'épie. Il rêve de fabriquer une boîte à image, sorte de prototype de l'appareil photo, qui emprisonnera la lune qu'il fera sauter finalement «avec une machine infernale» (p. 101).

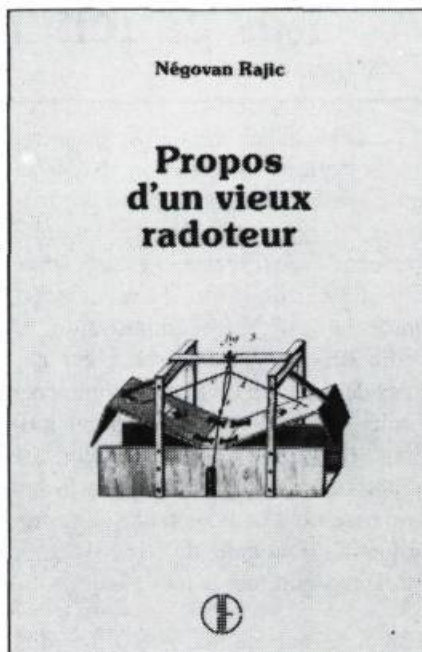
La démenche logique de ce personnage rappelle, en un raccourci fulgurant, l'évolution de l'humanité. Du gourdin à la bombe, en passant par le poison, la cage, l'Administration de la Justice et la science, tout y est. C'est en cela que ce récit s'apparente à la science-fiction. Rajik met en scène un prototype d'homme que nous pourrions tous être si on nous laissait le champ libre pour extérioriser nos instincts les plus morbides. En réalité, il existe déjà en nous depuis les origines. L'homme ne fait que raffiner sur les moyens.

Le ton change du tout au tout dans les trois autres récits. Le «héros» n'impose plus la Loi, il la subit. Il s'ennuie et cherche à trouver refuge dans le Rêve ou vit des cauchemars insolites.

Dans «Une histoire de chiens», le narrateur, un chercheur en optique (science idéale pour faire naître et motiver la fantasmagorie), regrette de ne pas être peintre. Il a aussitôt d'étranges visions. La plus troublante lui fait voir un dresseur avec ses chiens savants. Picot, une de ces bêtes, pourtant morte, poursuit mystérieusement le personnage. Il s'établit une sorte d'osmose entre «cette présence invisible» (p. 146) et l'opticien qui sait que «Picot n'existe que pour [lui]. Néanmoins, il existe» (p. 145).

Le soldat, dans «Terre d'aucun homme», est tout aussi convaincu de la réalité de ses visions imaginaires même si les autorités l'internent parce qu'il affirme avoir vu un semeur dans le *no man's land* qu'il surveillait. Après la guerre, il tombe par hasard sur une photo d'un ancien champ de bataille transformé en champ de blé. Il y voit une preuve irréfutable de sa juste vision (ou plutôt prévision) de la réalité. Il meurt assuré que «la beauté du monde est en nous» (p. 111).

Les «Trois rêves» utilise le même décor stylisé que dans *les Hommes-taupes*<sup>2</sup>. Dans un monde totalitaire où toute fantaisie, toute lecture, tout plaisir sont bannis, un fonctionnaire du Bureau de la Comptabilité et de la Réception des Traverses de Chemins de Fer d'État cherche désespérément à fuir un monde trop bien





ordonné. Il n'hallucine plus comme les personnages des autres récits mais tente de retrouver simplement des images de son passé. Endormi (ou mort?) avec un vieux journal sur la tête, il se détache de son propre corps et s'envole dans les airs, comme un cerf-volant, au moment où il revoit le vieux platane de son enfance.

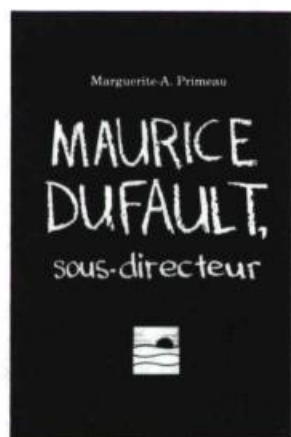
Dans la veine des visionnaires pessimistes de science-fiction comme, par exemple, George Orwell et Jacques Sternberg, ainsi que dans la suite du courant kafkaïen, Négovan Rajik radote fort bien. A-t-il choisi le titre de son recueil par humilité, en songeant à tous ses prédécesseurs? Deux des quatre récits portent en épigraphe une citation de fantastiqueurs célèbres: E.T.A. Hoffmann et Gogol. Est-ce son âme slave (Rajik est d'origine yougoslave) qui colore son imaginaire des teintes particulièrement sombres du fantastique d'Europe de l'est? Cela resterait à voir. Chose certaine, si Rajik utilise certains procédés traditionnels (après tout, la littérature ne tombe pas des nues) ce n'est certes pas de façon banale. À l'encontre de Edgar Poe qui lance des fous dans un monde

normal, Rajik jette plutôt des hommes troublants et troublés dans un monde inquiétant non pas par son incohérence mais par sa trop parfaite organisation. Il n'y a plus, en fait, ni temps, ni espace réels dans ces récits mais une conscience assiégée et emprisonnée dans la logique de sa folie justicière ou une conscience désespérée cherchant à fuir les rigueurs de la Loi. Plus que jamais l'homme moderne se sent écrasé par l'appareil étatique. C'est à cette réalité que l'oeuvre de Rajik fait écho avec une étonnante précision langagière et un style sans bavure qui va droit à l'essentiel. Rajik dis-sèque et décortique presque en clinicien la fragile mécanique de l'âme humaine. Son territoire imaginaire se situe précisément à l'intérieur de l'être, seul au milieu d'une géométrie de l'absurde. C'est pourquoi cet espace semble être de nulle part et de partout. Empreintes d'humour noir mais aussi parfois d'une immense tendresse, ces fictions témoignent des temps impitoyables dans lesquels nous vivons. Il ne faut pas chercher de message d'espoir ni de morale dans les *Propos d'un vieux radoteur*, mais la trou-

blante image de l'homme inquiet de vivre dans un univers qu'à force d'uniformisation, on a peut-être déjà irrémédiablement dérangé. □

1. Pierre Chatillon, *la Fille arc-en-ciel*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1983, 215 p.
2. *Ibid.*, *l'Île aux fantômes*, contes précédés de *le Journal d'automne*, Montréal, Éditions du Jour, 1977, 309 p.
3. Roger Caillois, *Images, images...*, Paris, José Corti, 1966, p. 14-15.
4. Pierre Chatillon, *Poèmes*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983, 347 p.
5. *Ibid.*, *Philéodor Beausoleil*, Montréal et Paris, Leméac et Robert Laffont, 1978, 235 p.
6. *Ibid.*, *le Fou*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 107 p.
7. Cité par Todorov dans *Théories du symbole*, Paris, le Seuil, 1977, p. 202.
8. Marguerite Yourcenar, *Nouvelles orientales*, Paris, Gallimard, 1963, p. 11.
9. *Ibid.*, p. 21.
10. Roger Caillois, *Cohérences aventureuses*, Paris, Gallimard, (1976), p. 176 (Collection Idées).
11. Négovan Rajik, *Propos d'un vieux radoteur*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1982, 207 p.
12. *Ibid.*, *les Hommes-taupes*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 154 p.

## NOUVEAUTÉS AUX ÉDITIONS DES PLAINES



### Maurice Dufault, sous-directeur

Marguerite-A. Primeau

Dernière année scolaire d'un instituteur inquiet et nerveux, ressemblant énormément au personnage de Gabrielle Roy, Alexandre Chenevert.

\$8.95

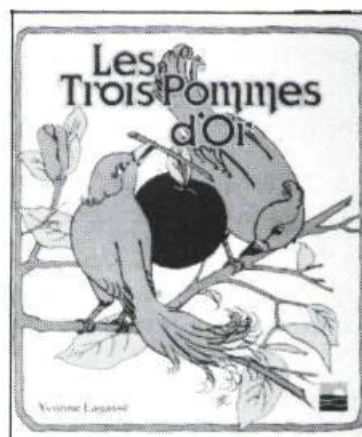


### Pièces en un acte

André Castelein  
de la Lande

Neuf pièces de théâtre signées par le fondateur du Cercle Molière, et illustrées par Réal Bérard.

\$9.95

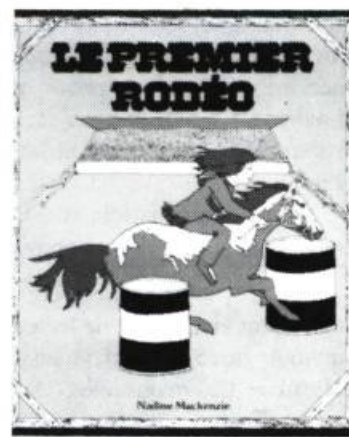


### Les trois pommes d'or

Yvonne Lagassé

Un Tit-Jean qui ramène la quiétude dans un royaume. Le conte folklorique plaira aux jeunes et aux moins jeunes.

\$3.95



### Le premier rodéo

Nadine Mackenzie

L'aventure d'une petite Indienne et son cheval magique. Légende intéressante peu connue.

\$3.95